

Récital de chants de Noël du groupe Les Derniers Trouvères.

Florence Brochoire pour La Croix



Chaque année, la résidence organise un marché de Noël.

Florence Brochoire pour La Croix



Le regard de la photographe
Florence Brochoire

Comment vit-on en 2017 dans une maison de retraite ? C'est pour répondre à cette question que *La Croix* a décidé de suivre sur une année le quotidien de la résidence de l'Abbaye. Avec l'idée de mieux comprendre les enjeux qui se posent dans l'hébergement

« Voir mon fils à Noël, je ne veux pas d'autre cadeau »

À la résidence de l'Abbaye (11/12). Pendant un an, « La Croix » suit le quotidien d'une maison de retraite. Ce mois-ci, à l'Abbaye, on parle de Johnny, de tatouages, d'une planche à repasser transformée en cheval à bascule. Et aussi, bien sûr, de Noël qui approche. Un moment de joie, de retrouvailles familiales et parfois, aussi, de solitudes invisibles.

Au début, Mme Tesse reconnaît avoir été un peu déçue. C'était il y a quelque temps déjà. À l'époque, son arrière-petite-fille devait avoir 4 ou 5 ans. « Un jour, elle m'a dit : "Eh, mamie, qu'est ce qu'elle a ma gueule ?" » Heureusement que la délicate enfant n'a pas trop tardé à lui en dire davantage. « Elle m'a dit : "Mais mamie, c'est une chanson de Johnny, tu ne la connais pas ?" », raconte la vieille dame qui, à l'époque, ne connaissait pas toutes les subtilités lexicales du répertoire de l'idole des jeunes. « Mais j'aurais dû m'en douter. C'est mon fils, c'est-à-dire son grand-père, qui a dû lui apprendre ça. C'est un vrai fan de Johnny. »

Voilà maintenant trois jours qu'ont été célébrés les obsèques du rockeur national. Et à la résidence de l'Abbaye, le sujet occupe encore les esprits. « Je l'aimais bien. Pas autant que Serge Lama, c'est sûr. Mais je l'aimais bien », assure Mme Tesse

qui ne semble quand même pas prête à accrocher dans sa chambre le « poster collector » offert dans *Ici Paris* de cette semaine qu'elle est en train de feuilleter. « Il représentait bien la chanson française, un peu comme André Claveau. Même s'ils n'avaient pas tout à fait le même style », juge Liliane, sans qu'on puisse lui donner tout à fait tort.

« J'aimais bien Johnny. Pas autant que Serge Lama, c'est sûr. Mais je l'aimais bien. »

Est-ce un effet de l'émotion collective ? Certaines dames, en tout cas, ont du mal à refréner l'ardeur de leur hommage. « Johnny, c'est toute ma jeunesse ! », s'enthousiasme l'une d'elles qui, au vu de son état civil, devait quand même

avoir déjà près de 40 ans quand son idole commençait tout juste à faire le yéyé. Ici, comme ailleurs, beaucoup ont regardé la cérémonie de la Madeleine. « Contrairement à ce que je craignais, cela avait une certaine tenue », souligne Yolande, catholique fervente qui reconnaît qu'avec ses cinq mariages, « sa vie chaotique », ses tatouages et sa « tête de mort » autour du cou, le chanteur était quand même un drôle de paroissien. « Mais il avait dit : "Je suis né catholique et je mourrai catholique" », dit Léo Coutand, ancien abonné à *La Croix*, pour le défendre.

Assise dans sa chambre, Jeanne, elle, préfère s'amuser de cette histoire de tatouages. « Je n'aurais jamais voulu d'un mari avec tous ces machins sur les bras », affirme cette dame de 90 ans. « Heureusement, à l'époque, cela ne se faisait pas. Alors qu'aujourd'hui, c'est très à la mode. Tout le monde se tatoue », constate-t-elle, tout en reconnaissant que cette mode ne semble pas avoir, pour l'instant, gagné la résidence ●●●



Le service animation gère le stand crêpes. Florence Brochoire pour La Croix



de personnes âgées dépendantes. Mais surtout de raconter l'existence et le regard sur le monde de ces hommes et de ces femmes, arrivés dans la dernière étape de leur vie. De donner la parole à ce « grand âge » souvent si peu audible dans l'espace public.

Jusqu'en janvier 2018, un reportage de Pierre Bienvault sera publié chaque mois, en regard des photographies prises au fil de l'année par Florence Brochoire. Un complément « multimédia » est également à retrouver sur notre site www.la-croix.com.

●●● de l'Abbaye. « C'est vrai que je ne connais personne qui soit tatoué ici », s'esclaffe-t-elle, en ajoutant être « bien trop douillette » pour imaginer, un jour, passer elle-même à l'acte.

C'est un bonheur de voir Jeanne avec le sourire aux lèvres. À l'Abbaye, elle fait partie de ces résidentes qui, en dehors des repas, ne quittent pratiquement jamais leur chambre. Avec, souvent, le moral un brin chancelant. Il y a quinze jours, elle était même alitée avec une forte migraine et des idées sombres. « En fait, c'est parce que je n'avais pas de nouvelles de mon fils depuis plusieurs jours », raconte-t-elle. Il était en voyage mais j'étais persuadée qu'il s'était cassé la figure à moto et qu'il ne voulait pas me le dire. Mais hier, il est passé me « claquer » la bise comme il dit. » Alors le moral est remonté, surtout que le fils de Jeanne lui a dit qu'il viendrait la chercher pour déjeuner le jour de Noël. « Je ne veux pas d'autre cadeau. »

Comme elle, beaucoup de résidents seront en famille à Noël. Pour certains, cela sera l'occasion de retourner dans leur vie d'avant. De retrouver, le temps d'un repas, la maison ou l'appartement qu'ils ont quitté pour venir en maison de retraite. Cet endroit où ils ont fêté tant de Noëls et accumulé une foule de souvenirs. « Pour l'instant, j'ai toujours mon appartement. Alors, on s'y retrouve parfois pour des fêtes de famille », dit Suzanne sans qu'on sache trop si cela lui fait plaisir ou pas de retourner là-bas. Juste pour quelques heures. Et puis il y a ceux et celles qui ont « largué les amarres » avant d'arriver à l'Abbaye.

« Pour payer la maison de retraite, j'ai vendu mon pavillon. Mais c'est mieux comme ça », assure Liliane qui préfère se souvenir des Noëls de son enfance dans le café-restaurant de ses parents. « Mon père était cuisinier et, forcément, il travaillait le 24 et le 25 décembre. Alors, on fêtait cela avec les clients, à une table un peu à l'écart. C'était très joyeux, très vivant. Et à minuit, on ouvrait les cadeaux comme tout le monde. »

De jolis souvenirs de réveillon, même si la période ne s'y prêtait pas toujours. « J'ai vécu mes premiers Noëls durant l'Occupation et, forcément, c'était très modeste. À l'époque, il n'y avait pas grand-chose dans les boutiques. Mon père était ouvrier électricien et ma mère nous élevait. Et je me rappelle qu'on n'osait pas écrire de lettres au Père Noël. On avait une sorte de retenue, comme une gêne à demander quelque

chose alors que la vie était si difficile. Et pourtant, à chaque fois, on avait un petit quelque chose », se souvient Mme Planchais. Une orange, une friandise, ou « quelque chose d'utile », un livre pour l'école ou « un vêtement chaud pour l'hiver ».

Dans les souvenirs des uns et des autres, ce sont souvent les mêmes cadeaux qui reviennent. « Moi, j'ai eu des poupées lorsque j'étais petite, dit Andrée Tesse. Mais je me souviens que la première année où j'ai arrêté de croire au Père Noël, j'ai reçu une petite boîte à coudre avec tout le matériel, le dé, les ciseaux... » Le signe, peut-être, que la page de l'enfance devait se tourner et que la petite Dédé, comme tout le monde l'appelait déjà à l'époque, était aussi « une fille qu'il faudrait un jour arriver à marier ». Quelques années plus tard, Mme Tesse a effectivement « trouvé le bon gars » sans

paroles

« Je me souviens de la glace qui craquait en allant à la messe de minuit »

Antoinette, 80 ans

« Les Noëls de mon enfance, c'est d'abord le souvenir de la glace qui craquait sous nos chaussures quand on allait à la messe de minuit. À l'époque, on vivait dans le Jura suisse. Et à Noël, il faisait

parfois jusqu'à - 30 °C. Mes parents étaient arrivés là après un parcours douloureux. Mon père était orthodoxe et ukrainien et ma mère catholique et polonaise. Ils se sont mariés en 1917 à Kiev en pleine Révolution russe. Mon père était officier du tsar et, un jour, il a appris qu'il était sur la liste des fusillés du lendemain matin. Alors, il s'est déguisé en infirmier de la Croix-Rouge et il a pris un train sanitaire pour Berlin avec ma mère. Ils ont mis cinquante-deux jours pour arriver en Allemagne. Puis ils sont partis en Suisse où ils ont commencé une nouvelle vie... »

Recueilli par Pierre Bienvault

« J'ai vécu mes premiers Noëls durant l'Occupation et, forcément, c'était très modeste. »

qu'on sache si, avant de passer devant M. le Maire, son promis l'a ou non sondée sur ses talents pour rapiécer les chaussettes conjugales.

C'était un gentil mari, bricoleur et plein d'inventivité à l'approche de Noël. « Le plus souvent, il fabriquait lui-même les jouets de nos enfants. Une année, je me souviens que pour faire un cheval à bascule pour notre fils, il avait utilisé sa planche à repasser et une porte d'un placard de la cuisine. Et il était tout fier de lui en me disant : « Tu vois, cette année encore, on n'a rien dépensé pour les cadeaux. » Et il ajoutait que, de toute façon, sa mère avait toujours repassé sur la table de la salle à manger... »

Pour les fêtes, la résidence de l'Abbaye a prévu de mettre les petits plats dans les grands. Au menu du réveillon et du jour de Noël, des huîtres, des escargots de Bourgogne, du carré d'agneau, du boudin blanc truffé, de la caille farcie au foie gras ou de la bûche cendrée. « Et sans doute des danseuses comme chaque année », pronostique une résidente. Avec raison. Le soir du 24, entre le chicon braisé et l'omelette norvégienne, les convives auront droit à un dîner-spectacle « Exotique en 1^{re} classe » avec les « French Kiss ».

Peut-être que certaines auraient préféré du Johnny. « Mais les danseuses, c'est toujours bien », assure Josiane, qui vit, au troisième étage, dans l'unité des personnes handicapées vieillissantes. Ici sont accueillies dix personnes souffrant de trisomie, de troubles mentaux ou psychiques. Une communauté chaleureuse et vivante, comme une deuxième petite famille, venue remplacer celle qu'elles n'ont plus. « La plupart n'ont plus d'attaches. Leurs parents ne sont plus là et ils n'ont pas eu d'enfants. Certains ont des frères, des sœurs, des neveux... Mais ils ont souvent très peu de visite. Le handicap, parfois, cela isole », souligne Fanny Martin, éducatrice spécialisée dans l'unité.

Tous resteront donc à l'Abbaye pour Noël. « Il y a deux moments un peu difficiles pour eux dans l'année. La Toussaint car cela leur fait penser à leurs proches qui sont partis. Et puis Noël qui est une fête familiale. C'est forcément un moment où ils ressentent une certaine solitude. Même si l'ambiance, ici, est très gaie », poursuit Fanny Martin. « Sur une idée de notre psychologue, on a décidé que chacun et chacune irait acheter un petit cadeau qui, au hasard, sera donné à un membre de l'unité », explique l'éducatrice tandis que Josiane commence à vendre la mèche. « Moi, j'ai acheté un stylo quatre couleurs et un bloc-notes. » De bonne source, il devrait aussi y avoir un sucre d'orge en forme de canne, un gel douche, et une petite boîte de chocolats... « C'est normal de manger des chocolats à Noël », dit Nicole. Pierre Bienvault